

# Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 75

Number 1 *Beyala romancière iconoclaste*

Article 16

12-1-2010

Patrick GAHUNGU NDIMUBANDI (2009).  
Angoisses névrotiques et mal-être dans Assèze  
l'Africaine de Calixthe Beyala.

Yushna Saddul  
*Université de Toronto*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

## Recommended Citation

Saddul, Yushna (2010) "Patrick GAHUNGU NDIMUBANDI (2009). Angoisses névrotiques et mal-être dans Assèze l'Africaine de Calixthe Beyala.," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 75 : No. 1 , Article 16.  
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol75/iss1/16>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Au final, le documentaire servi ressemble à un film sans relief, sans originalité qui non seulement trahit une certaine précipitation dans la recherche documentaire, mais en plus, ne met nullement en avant leurs propres préoccupations dramatiques ou esthétiques. Lorsque, par exemple, Manu Dibango évoque ses parents qui deviennent de plus en plus petits sur le port au fur et à mesure que son bateau s'éloigne, le film nous présente, en gros plan, un bateau statique, alors que les propos du musicien auraient pu être efficacement « habillés ». Parce que ce film ne nous renseigne guère quant à l'éclairage qu'il veut apporter sur ce personnage à la biographie excessivement embellie, ne raconte-t-il pas, en fin de compte, l'histoire de cette étoile de la musique camerounaise comme on raconterait celle du commun des artistes ?

On pourrait également se demander à qui appartient ce film : au réalisateur, au producteur ou à celui qui en a eu l'idée ? « Écrit par Calixthe Beyala » (selon le générique), qui en revendique la paternité, *Manu Dibango, le tempo d'Afrique* est réalisé par Pascal Vasselin et a pour producteur exécutif Frédéric Brunnquell. Connue comme romancière, Calixthe Beyala fait ainsi une entrée un peu polémique dans le septième art, car « son » film autorise à s'interroger, encore une fois, sur les principes mêmes de propriété d'une œuvre cinématographique. Néanmoins, l'un de ses plus grands mérites, sinon l'unique, est d'avoir immortalisé l'un des plus grands musiciens du monde. Mais ce n'est vraiment qu'un film de plus.

Jean-Marie Mollo Olinga  
Quotidien *Mutations*  
Yaoundé, Cameroun

**Patrick GAHUNGU NDIMUBANDI (2009). *Angoisses névrotiques et mal-être dans Assèze l'Africaine de Calixthe Beyala*, Paris, L'Harmattan, 272 p.**

Dans sa lecture sémanalytique du roman *Assèze l'Africaine* (1994), Patrick Gahungu Ndimubandi invite le lecteur à réfléchir sur une thèse qui propose d'éclairer les angoisses existentielles et la névropathie dont souffrent des personnages hantés et détruits par une double exploitation mise en place par la société. Pour ce faire, Ndimubandi s'efforce de revenir à la source des traumatismes incessants sur le corps et la psyché de ces personnages dans leur manière d'intégrer divers facteurs catalyseurs tels le colonialisme et le néocolonialisme, la déterritorialisation, l'acculturation ou d'autres conflits intérieurs dans une société en pleine décomposition. Mettant en lumière un monde où la femme est en situation de perpétuelle aliénation, vit sous la menace permanente de la violence et vu qu'à la source de cette peur se trouvent des structures climatiques et socio-culturelles

meurtrières, misogynes, nécrophiles et violentes, nous retrouvons des personnages qui sont fortement marqués par un profond mal-être ou, pour le moins, un comportement névrotique. Ndimubandi entreprendra dans ce projet cathartique de mieux comprendre de quoi souffre le personnage beyalien et, à l'aide de la sémiologie, il examinera la mise en procès de ce mal psychologique afin de soulever « les motivations les plus souterraines de son comportement, de ses réactions et frayeurs, de son sentiment de culpabilité et de ses complexes les plus hallucinants » (257).

Ndimubandi insiste sur l'austérité du cadre équatorial dans lequel évoluent Sorraya et Assèze. Rien ne laisse entrevoir une lueur de vie, de progrès ou d'évolution. Bien au contraire, ce décor révèle l'impossibilité et l'inutilité du déplacement corporel, dénotant ainsi une perte d'espoir et d'avancement total qui mènent à l'ennui, à l'oisiveté et à un dépérissement total. Cloisonné dans cette claustrophobie ambiante, il ne reste, selon Ndimubandi, aucune issue de secours qui puisse permettre d'échapper à cet univers corrosif. Ndimubandi démontre ainsi que contrairement à l'idée de la mère nature clémente que nous connaissons, le milieu destructeur où évolue le personnage beyalien représente plus la marâtre, cruelle et infertile, synonyme de « vipère » qui dévore tout sur son passage, sans aucune pitié. Ce climat, premier traumatisme tant psychique que physique et qui projette Assèze dans un « malaise indéfinissable » (Beyala, 1994 : 44) est, selon Ndimubandi, le premier lieu d'où découlent l'inaptitude et la peur du personnage à concevoir un quelconque bonheur ou bien-être avec son milieu.

Le complexe d'infériorité dont souffre le personnage beyalien est caractérisé comme un mal psychologique aussi historique qu'individuel. Certes, face à cette honteuse déchéance dans laquelle elle vivait au village et surtout dans la dégradation morale où elle évoluait, Assèze est fort angoissée par un complexe d'indignité, surtout face à Sorraya. Cette culpabilité pousse Sorraya à rejeter son africanité, à se « blanchiser » et à se franciser, ce qui la conduit à un état de « sous-déchet » (*ibid.* : 11) et de « sous-être » (Ndimubandi, 2009 : 87) qui ne s'explique que par son « complexe de Nègresse » (*ibid.* : 90).

Ce qui s'ajoute à cet univers beyalien où prime une perpétuelle angoisse de survie est l'éclatement de la cellule familiale. Que ce soit marqué par l'absence du père ou de la mère ou encore par cette haine pathologique entre mères et filles, nous sommes témoins du foyer non seulement dysfonctionnel mais qui se fonde sur une tradition de haine féroce et de rancune. D'une part, nous retrouvons Assèze qui souffre du complexe de bâtardise, n'ayant jamais eu à ses côtés de figure paternelle et ne connaissant non plus l'identité de ce dernier et de l'autre, Sorraya, qui est marquée par la disparition de sa mère. Profondément traumatisées par ces absences, les deux protagonistes vivent dans une angoisse

permanente. Assaillie par le complexe de bâtardise et de mocheté, Assèze se trouvera tourmentée dans ses relations aux autres, mais surtout face à Sorraya, par le complexe de captation, le complexe d'Œdipe mal résolu. Sorraya, quant à elle, réagira face à cette absence par la violence et des méchancetés gratuites à l'égard des autres femmes. Pour Ndimubandi, Sorraya est le produit d'un amour paternel déçu et, comme le souligne le critique, l'absence de la mère renforce la relation père/fille de sorte à imiter celle de père/femme. Ce complexe d'Œdipe jamais résolu aboutira à une névrose obsessionnelle qui atteint « les sommets pathologiques du délire et du complexe de persécution » (*ibid.* : 249) et qui entravera toute saine relation qu'elle entreprendra. Dirigée vers Comtesse mais surtout Assèze, sa fureur meurtrière et ses constantes persécutions finiront par traumatiser cette dernière au point de la rendre malade mentalement et de développer en elle un complexe de persécution.

Patrick Gahungu Ndimubandi propose une analyse pertinente des angoisses et du mal-être qui hantent les personnages beyaliens dans la mesure où il déploie toute une panoplie d'éléments catalyseurs qui prédestinent le personnage à souffrir de la névropathie. Cependant, à travers l'exercice cathartique qu'entreprend Assèze dans *Assèze l'Africaine*, ce critique nous dévoile l'émergence d'une conscience individuelle aiguë en celle de Christine Assèze. Ce retour lui a permis de laisser libre cours au jaillissement de ses souvenirs enfouis et ce processus de remémoration qui prend l'allure d'un exorcisme remontant jusqu'aux origines des traumatismes, est considéré nécessaire afin de s'affirmer en tant qu'individu à part entière. En plus de léguer une histoire, cette entreprise freudienne ne tardera pas à prendre des aspects thérapeutiques. De la sorte, cet exercice mnémonique lui permet de parler librement mais aussi de réalimenter ses perspectives par apport à son passé et de pouvoir dénoncer tant sa mère dévoreuse que cette Afrique qui n'a ni loi, ni foi et qui a tant contribué à son mal-être. Ce crime qui est celui d'avoir laissé mourir sa sœur, cette « négresse-blanche » qui s'était perdue à force de vouloir rejeter son africanité, prend la forme d'un appel à l'aide, d'un acte d'amour ou de purification que prouve Assèze à l'égard de son continent.

**Yushna Saddul**

Université de Toronto

**Charles SALÉ (2005). *Calixthe Beyala : Analyse sémiotique de Tu t'appelleras Tanga*, Paris, L'Harmattan, 137 p.**

**A**vec cet ouvrage, Charles Salé nous propose une analyse méthodique du roman de Calixthe Beyala *Tu t'appelleras Tanga* en se focalisant sur